

## SUBLIME MAITRE DU GRAND ŒUVRE,

Le temple forme un cube correspondant au nombre quatre, nombre par lequel les anciens représentaient la nature; sa longueur a trois unités, ainsi que sa largeur, et représente la trinité simple; en doublant les unités, la trinité double, et en multipliant les nombres par eux-mêmes, la trinité triple; toutes les dispositions de l'intérieur du temple se rattachent symboliquement au même système, la voûte étoilée comme le firmament est soutenue par douze colonnes qui figurent les douze mois de l'année, la plate-bande qui les couronne s'appelle zodiaque, et les douze signes sont représentés par des figures allégoriques, si bien faites que l'on est tenté de les croire animées, enfin, toutes les parties du temple correspondent à celles de la nature; ces différents emblèmes retracent l'harmonie du monde.

Le trône est placé à l'Orient on y arrive par sept marches représentant figurativement les sept jours que le Sublime Architecte des mondes mit à la création de l'univers, et sept vertus savoir : l'amour de Dieu et des hommes, la patience, la prudence, la vigilance, la justice, la force et la tempérance, vertus indispensables à l'homme pour acquérir la science et la connaissance de toutes choses. A droite du trône richement décoré est la statue du grand Jéhovah, elle tient d'une main un sceptre d'or; à gauche est la statue d'Isis, la déesse est représentée tenant dans la main droite un serpent; de chaque côté du trône sont dessinés des vergers, remplis d'arbres; chargés des fruits mûrs, et des fruits verts. Ces fruits, allégorie du merveilleux, signifient que le travail, guidé par la sagesse, est toujours couronné d'un plein succès; au pied du trône, brûle sur un trépied de l'esprit de vin dont les flammes bleues et blanches ressemblent à la lumière blafarde d'un pâle météore igné. Lorsque le néophyte est introduit dans le temple, les sept officiers dignitaires ont devant eux, sur leur table, un chandelier à sept branches resplendissant de clarté.

Le 90<sup>e</sup> degré de l'ordre maçonnique est parfait, puisqu'en géométrie un angle droit est de 90 degrés, et que l'angle droit d'un triangle rectangle est égal aux deux autres; or, les trois séries dont se compose le rite primitif, sont le symbole des trois côtés d'un triangle rectangle, et renferment toute la science maçonnique. Lorsque le néophyte est suffisamment préparé, a donné l'explication des fables allégoriques de l'antiquité, de la croix mystique des Izeds, de la sublime rose de la région de Kab, du palmier de la vallée d'Ody, de la chaîne Libyque et de la couronne héraldique des Hiérophantes, on l'introduit dans le sanctuaire de Masziat. Le Ceryce lui fait connaître les mythes poétiques et religieux de l'antique Orient, la langue amoumique (mystérieuse) lui explique les vedas sacrés et le feu vivant régénérateur, grande manifestation de la lumière; il le conduit ensuite à la porte du Parvis du temple et lui dit: « frappe (il obéit, la porte s'ouvre,) marche avec le flambeau de la raison dans la recherche de la vertu, elle n'a pour objet que l'élevation et l'annoblissement de l'esprit humain.

Arrivé dans le Parvis du temple, il se trouve bientôt environné d'hommes revêtus de longs vêtements blancs, semblables à des suaires : un bruit singulier se fait entendre, il ressemble au claquement que produit des os entrechoqués. Après un lugubre silence, l'un d'eux le prend par la main et lui dit ces paroles :

« Sois toujours attentif aux leçons de la sagesse et de l'expérience, que jamais la voix de l'infortune ne trouve ton oreille insensible, mais ferme-la toujours aux séductions du vice, aux sophismes de l'erreur et aux suggestions de l'injustice.

Que tes yeux apprennent à lire dans le livre sublime de la nature et qu'ils s'ouvrent aux rayons de la lumière.

( Le néophyte est introduit dans le temple avec le plus grand appareil, cérémonies, langage, ornementation extérieure, tout doit se prêter merveilleusement à l'illusion, tout doit porter un cachet frappant de couleur locale en harmonie avec le rite de l'antique Orient; le sublime Daï orne le néophyte d'une tunique blanche et lui présente un verre.)

« C'est le breuvage de Lotos, (lui dit-il) bois l'oubli des sentences mondaines. »

L'un des sublimes maîtres, placé auprès du sublime Daï, lui adresse la parole, et lui dit :

D. : Comment comprends-tu l'homme intéressé?

R. : L'intérêt est une source féconde d'injustice et d'aveuglement, il ne connaît d'autre règle de vérité, d'autre mesure de ce qui est juste que ce qui lui est utile, et en général d'autre utilité que celle du moment; pour se justifier à lui-même ses excès, il change le bien en mal, et le vice en vertu; le F. : Lamotte nous dit :

L'intérêt d'un seul mot se fait une raison,  
Et, lorsqu'il s'érige en apôtre,  
Ce qu'il nous défend sous un nom,  
Il nous le permet sous un autre.

D. : Et la liberté.

R. : La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui, elle a pour principe la nature, pour règle la justice, pour sauvegarde la loi; sa limite morale est dans cette maxime : ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait ?

D. : D'où nous viennent les erreurs.

R. : Les erreurs qui nous viennent des sens sont d'autant plus funestes qu'elles altèrent davantage notre manière de juger sur ce qui intéresse les mœurs; la morale des sens, si on peut l'appeler ainsi, est toute différente de celle de la raison, de celle de l'esprit et du cœur, elle abrutit l'homme, elle dénature ses idées sous le prétexte et avec la prétention même de les rendre plus conformes à la nature, elle déprave ses penchants; elle fait les matérialistes, les égoïstes, et produit tous les genres de faiblesses et tous les vices; celui au reste qui boit à longs traits dans la coupe de la volupté, ne retrouvera au fond que l'âcreté des remords et le fiel du repentir.

D. : Que pensez-vous touchant la suprême intelligence.

R. : Il est évident que la cause première est toute-puissante puisqu'elle a tout produit; quant à sa suprême intelligence nous allons l'établir sur un principe d'analogie, qui, s'il ne donne pas une certitude mathématique, jouit au moins d'une probabilité équivalente à la certitude.

Tout végétal naît, croît, se nourrit, décroît et meurt, cela suppose dans les molécules de sa semence une conformation propre à produire ces divers effets, et

en produit d'autres semblables par un mécanisme propre à opérer cette reproduction.

L'animal a un double mécanisme : il renferme un être pensant et un corps qui lui est uni, de manière qu'ils agissent l'un sur l'autre, et qu'il ne résulte des deux qu'un seul.

Enfin, l'homme est doué d'un mécanisme bien plus parfait que celui des autres animaux ; ceux-ci naissent vêtus et armés, l'homme vient au monde nu et sans armes ; ainsi il est donc privé en naissant des moyens que la nature fournit aux brutes pour se défendre des injures du temps et des attaques de leurs ennemis, mais elle l'a doué d'une faculté particulière, de la raison, au moyen de laquelle il sait se procurer des vêtements et des armes si puissantes, qu'il parvient à soumettre à son empire les animaux les plus robustes et les plus subtils ; par conséquent, c'est l'homme qui, sur ce globe, nous offre le mécanisme le plus parfait ; celui du végétal est purement physique, celui de la brute est physique et intellectuel, mais celui de l'homme est physique, intellectuel et moral.

D. : Quelle idée nous ferons-nous de l'intelligence divine ?

R. : Nous ne devons y faire entrer que ce que l'analogie exige ; c'est la faculté de connaître : *Dieu savait ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait.*

Quant à la manière dont il connaît, l'analogie n'en dit rien, car il suffit que l'auteur d'une machine connaisse ce qu'il veut faire et puisse l'exécuter pour que l'effet ait lieu, et la manière dont il connaît ou dont il agit n'y fait rien.

L'univers n'est, à proprement parler, qu'une machine ; les lois du mouvement sont les mêmes dans toute la nature, les grandes masses et les atomes y sont également soumis ; on voit que tout a été formé d'un seul jet, et n'a eu pour principe qu'un seul dessin, qu'une seule volonté, et l'on doit conclure de là que l'univers n'a eu qu'un être pour constructeur et pour premier moteur. Ainsi la cause première de tout ce qui existe, est souverainement intelligent et puissant : il n'y en a qu'un, et il est éternel.

D. : Qu'est-ce que les passions ?

R. : Tout ce qui vit, tout ce qui est animé, éprouve presque sans interruption des sensations, ou ce que l'on appelle des passions.

Chaque passion étant l'expression d'un besoin, il y a nécessairement des gestes et des expressions physionomiques qui correspondent à telle ou telle exigence de notre existence organique et morale ; ces passions sont rangées dans quatre classes : passions tranquilles et agréables, passions tristes et douloureuses, passions violentes, passions terribles.

L'admiration appartient à la première classe, le désir à la seconde, la crainte à la troisième, et la colère à la quatrième.

L'admiration est une surprise qui fait que l'âme considère avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires.

Le désir est une agitation de l'âme disposée à vouloir les choses qu'elle se représente lui être convenables ; on ne désire pas seulement la présence du bien absent, mais aussi la conservation du bien présent.

La colère est une agitation qu'excitent successivement la douleur et la hardiesse.

Viennent ensuite les passions, presque toutes nobles, qui dérivent de la hardiesse, et dont l'assurance forme le fond : l'audace, qui va plus loin qu'elle, qui est plus emportée, qui montre plus de hauteur et plus de fracas, dans ses mouve-

ments désordonnés; le courage, qui est plus calme, plus réfléchi, plus grand dans ses moyens et dans ses effets; l'intrépidité ou le plus haut de courage; la témérité, qui nous lance en aveugles au milieu des périls; puis l'effronterie et l'insolence, qui, revêtues d'un caractère moins noble, appartiennent à la même famille.

Après ces questions le néophyte est conduit à la place qui lui a été préparée et le sublime Lodos prend la parole en ces termes.

### Discours de l'orateur Exotérisme maçonnique.

Très-illustres maîtres,

Un grand poète, l'une des gloires du siècle d'Auguste, et qui, par son génie, fut jugé digne des faveurs de l'initiation, Virgile, voulant consacrer dans le sixième livre de son immortel poème quelques-uns des rites des mystères égyptiens, au moment d'aborder ces révélations redoutables, pour détourner de sa tête les malédictions fulminées contre les divulgateurs des secrets de l'initiation, s'écrie : O dieux ! dont l'empire s'étend sur les âmes, ombres silencieuses, impénétrable chaos, Phlégéon aux ondes dévorantes, lieu sur lequel plane, au loin, le silence de la nuit, qu'il me soit permis de raconter ce que j'ai entendu sous votre puissante protection, qu'il me soit pardonné de révéler des choses plongées dans les profondeurs de l'abîme et environnées de nuages mystérieux.

Je n'ai point à former de pareils vœux, mes illustres FF., je n'ai point à solliciter un pareil pardon; l'auditoire éminent, au milieu duquel ma voix se fait entendre, me dispense de ces ombrageuses précautions. Environné des lumières les plus éclatantes de l'Ordre, en présence de ce Sénat auguste, si un sentiment de regret se fait jour dans mon âme, c'est d'être, moi-même, si peu à la hauteur du sublime sujet que je suis appelé à traiter et du savant auditoire qui daigne m'honorer de son attention.

Un philosophe grec, après avoir parcouru l'Égypte et visité les principaux sanctuaires de la science, rapporte qu'un des points capitaux de la doctrine des prêtres était la division de la science sacrée en *Exotérisme* ou science extérieure, et en *Esotérisme* ou science intérieure. C'est par ces deux mots grecs qu'il traduisait les deux mots hiératiques dont, comme on sait, il était interdit de se servir hors du temple.

Les prêtres, ajoute-il, ne sont prodiges d'aucune partie de leur science; de longs travaux, de profondes études, de rudes épreuves sont imposés aux néophytes pour arriver au moindre degré de l'*exotérisme*; quant à l'*esotérisme*, ils sont plus sévères encore: nul secours, nul conseil, nul encouragement n'est donné à celui qui veut y pénétrer. C'est par la force seule de son esprit et l'inspiration divine qu'il doit y parvenir; ce sont des mystères dans des mystères, et il arrive fréquemment que les prêtres les plus haut placés en dignité, ont à peine fait un pas dans la partie mystique de la science sacrée.

La statue d'Isis, toujours voilée même pour les Hiérophantes, le sphyx accroupi à la porte du temple, dans l'attitude du repos et du silence, étaient les deux emblèmes de ces derniers secrets; et cette conduite des dépositaires des mystères était dictée par la sagesse. Le despotisme des hommes forts, des violents, s'étendait

sur toute la terre. Qui ne comprend dès lors que les dépositaires des titres primitifs de la grandeur humaine, de sa dignité sublime, de son égalité devant la créature, devaient cacher ce trésor, et ne le communiquer qu'à ceux que de longues épreuves en avaient fait juger dignes.

Le christianisme fit faire un pas immense à l'humanité; exaltateur des mystères, il en a popularisé la partie morale, et dès lors la tâche de la philosophie fut moins difficile : ses voies étaient aplanies, elle put être plus explicite dans ses enseignements, car le christianisme avait forcé les puissances à reconnaître le fait comme le droit de la discussion religieuse et de l'enseignement des intelligences ; l'esprit humain, par la force d'expansion qui lui est naturelle, fit le reste, et la liberté de la pensée fut proclamée.

C'est grâce à ce progrès qui, dans un sens très-réel, nous place dans une position bien meilleure que celle des philosophes de l'antiquité, qu'il nous est permis, sans nous mettre en opposition avec nos augustes traditions, de soulever, en partie, le voile de la Maçonnerie, mais sans toutefois le déchirer entièrement ; car si nous n'avons plus à craindre des irruptions de la force brutale dans le domaine de la pensée, nous ne pouvons sans crime exposer aux légèretés de l'irréflexion, aux mépris de l'ignorance, aux fausses interprétations de la mauvaise foi, aux préventions du fanatisme, un ensemble de connaissances qui demandent, pour être appréciées, un esprit attentif, préparé, un cœur pur et indépendant, ne cherchant que la vérité et la justice.

Montrons donc le but, montrons-le sans crainte ; proclamons-le dans nos LL. ., comme au milieu du monde ; annonçons-le à nos FF. . aussi bien qu'aux profanes ; car il est noble, il est sublime, en faisant de l'humanité un peuple de FF. ., de réunir dans la charité ceux que l'intérêt divise, et de faire voir un ami à serrer sur son cœur dans l'ennemi sur qui se dirigeait le glaive homicide.

Quant à la science, qui est le moyen pour arriver à ce but admirable, procédons avec sagesse ; « nul n'est digne de la science » disent nos traditions « qui ne l'a conquise par ses propres efforts. » Sur ce point soyons un peu plus condescendants que nos maîtres sévères ; montrons de loin cette science, et s'il nous est interdit de la révéler à celui qui n'a pas, comme Josué, ceint l'épée des forts pour entrer dans la Terre promise, transportons au moins le néophyte sur la montagne d'où on peut la découvrir. Peut-être, enflammé d'ardeur à cette vue, il travaillera à mériter de faire partie de l'armée des Elus.

L'*Esotérisme*, M. ., embrasse le cercle tout entier de l'activité de l'âme humaine : toute science, tout art, toute pensée y trouve son cadre, son poste, son rang ; seulement, négligeant la partie élémentaire et pratique, l'*Esotérisme* n'embrasse que la partie transcendante et métaphysique, laissant à l'*Exotérisme* l'esprit qui dispose, le talent qui exécute, il ne se réserve que le génie qui crée.

Trois Cycles, unis dans un ordre mystérieux se correspondant par une chaîne indivisible et s'engendrant réciproquement d'une manière ineffable, forment le temple mystique.

Le premier peut s'appeler, pour les profanes, le *Cycle historique* ; il se compose de trois degrés, dont la série philosophique embrasse le développement social de l'humanité tout entière et de chaque peuple en particulier, dans trois périodes symboliques, qui sont toute l'histoire : la Sociabilité, la Famille, la Liberté.

Le second est le *Cycle poétique* ; les neuf muses, gracieuses filles de l'imagi-

R. : Les sciences dites naturelles nous enseignent l'éternité des mondes.  
 Comment des mondes se trouvent encore en voie de formation.  
 Comment des soleils disparaissent, tandis que d'autres naissent à la lumière.  
 Comment notre globe a été des millions d'années à l'état d'incandescence.  
 Comment la vie organique y a commencé par le bas de l'échelle.  
 Et comment elle y a été couronnée par la naissance de l'humanité.

D. : Quel est le premier besoin de l'humanité ?

R. : L'existence de l'ordre.

D. : Le second besoin ?

R. : Est la conservation de l'ordre.

D. : Le troisième ?

R. : L'examen des bases de l'ordre.

D. : Le quatrième ?

R. : La compression de cet examen, tant que l'ordre est basé sur une hypothèse, et que cette compression reste possible.

D. : Le cinquième ?

R. : Quand la compression n'est plus possible, c'est la destruction des hypothèses.

D. : Le sixième ?

R. : La substitution de la vérité aux hypothèses.

Et c'est seulement au septième jour que l'humanité peut se reposer dans l'ordre, pour aussi longtemps que le globe peut lui conserver la vie.

Dès le premier jour humanitaire, le premier besoin social est de baser les vertus, le dévouement, l'ordre enfin, sur une sanction religieuse, hors laquelle l'existence de toute vie sociale est aussi impossible que l'existence de toute vie organique hors de l'atmosphère, et en effet, depuis la horde la plus sauvage, jusqu'à l'empire le plus civilisé, l'ordre n'a jamais pu exister que basé sur une sanction religieuse commune ; et, dès que cette communauté a cessé d'exister, l'empire ou la horde se sont évanouis en même temps que cette communauté.

D. : Qu'est-ce que la loi de l'activité ?

R. : Apprendre à vouloir, à pouvoir et à faire, c'est la grande loi de l'activité des êtres intelligents ; c'est une loi que la nature a donnée à l'homme pour être le principe de son développement physique, moral et intellectuel, et de son perfectionnement. L'homme est sur la terre pour la cultiver, pour travailler à embellir son existence, à établir et à étendre sa puissance sur la nature.

J. ET. MARCONIS.

FIN.